

Jean-Yves Cadoret

CAHIER BRETON

EXERCICE DU LITTORAL
BREST OCEAN
BRETAGNE INTERIEURE
IMPRESSIONS DE RENNES

(extraits)

Mis en ligne le 27 octobre 2014
Dernière mise à jour le 11 juin 2023

EXERCICE DU LITTORAL

... J'avais commencé mon journal avec l'intention de me nettoyer, j'ai échoué, je me suis éparpillé dans les niaiseries, j'ai trouvé des astuces pour éviter la traversée, je me suis étendu sur la plage, j'ai joué au tennis, j'ai bu des cocktails en regardant la mer, mais je n'ai pas quitté le rivage.

Maurice Blanchard, *Journal 1942-1946*

LETTRE POSTHUME A JEAN-PIERRE ABRAHAM

Le 29 septembre 2003

J'ai résidé à Bruxelles du vivant d'Hergé, et n'ai jamais osé pousser la porte du studio de l'Avenue Louise pour remercier le grand homme d'avoir illuminé mon enfance, pas plus que je n'ai essayé de rencontrer la poétesse Françoise Delcarte, injustement oubliée aujourd'hui, dont *Infinitif* et *Sables* m'avaient été des phares dans la tempête à l'époque où l'apprenti poète que j'étais se débattait dans les rets d'Aragon et de Saint-John Perse.

Ceci pour que vous sachiez, vous que Tintin et les poétesses belges disparues laissent peut-être de marbre, auprès de qui vous demeurez dans mon histoire : j'ai lu tous vos livres sans que jamais ne passe une ombre dans mon ciel de lecteur, depuis le premier, *Le vent*, pour lequel je garde une tendresse particulière, et que j'ai toujours associé, sans trop savoir pourquoi, à La Grée-Penvins, un de mes plus anciens « exercices » consacrés à ce qu'on appelle joliment de nos jours le Tiers Sauvage.

Vous aussi êtes parti – beaucoup trop tôt - avant que je trouve le courage, ou la simplicité, de venir vous saluer en voisin.

J'avais pourtant un beau prétexte : mon poème *Bateau-feu*, dédié à François Dilasser. A l'origine, avant que dans le feu de l'écriture je le devienne à mon tour, c'était vous « le voyageur exsangue » qui avait « remis son sac / dans le feu immobile » - je veux parler de l'auteur de la belle lettre, datée du dimanche des Rameaux 1992, que vous aviez adressée au solitaire de Brignogan pour le catalogue de son exposition au château de Ratilly : « je vous écris d'un vieux bateau-feu anglais... »

Je n'en ai pas eu alors la conscience nette, mais je comprends aujourd'hui pourquoi ce navire-là m'avait fait entendre, lancées « sur les eaux sombres », les voix de ma jeunesse : trente ans plus tôt – j'avais treize ans – je buvais à la télévision les images très noires et très blanches du documentaire que Jean Pradinas avait réalisé sur Armen pour *Les coulisses de l'exploit*, et vos paroles s'inscrivaient comme un viatique dans ma jeune mémoire : « C'est parce que j'ai refusé d'être déçu par la vie que je suis venu là, comprenez-vous... La petite part incassable des gens, c'est elle qui compte... » - et ces mots du père, que vous aviez trouvés « épatants » : « Il vaut beaucoup mieux réussir sa vie que réussir dans la vie »...

Quelques jours plus tard je trouvais au pied du sapin de Noël *L'ouragan de feu* (encore une histoire de bande dessinée – qui sait si celle-ci ne figure pas dans votre bibliothèque à côté de la fondatrice *Chronique fabuleuse*, qui vous avait conduit sur les chemins de l'écriture, et d'*Un feu s'allume en mer*, que vous aviez lu sur le dragueur de mines où vous faisiez votre service militaire, avant de prendre un autre chemin, qui fut pour vous au bout du compte le même, celui des phares et balises), cet ouragan de feu dont les flammes, sur la couverture de l'album, embrasaient le ciel et la mer autour du phare d'Armen-Tergaou.

Ainsi le pyromane bateau-feu mit-il le feu à ma mémoire. Mais c'est d'une autre histoire dont je voulais ici vous entretenir.

Dans votre lettre à François Dilasser, vous rapportez de lui cette phrase qui vous avait fasciné : « Il faut que la lumière passe bien de chaque côté du trait ». Phrase-sésame, que vous auriez pu vous-même prononcer à propos de votre travail d'écriture. Car c'est bien la même exigence que vous vous appliquez lorsque vous dites, je ne sais plus où, qu'« écrire est comme quand on monte un mur de pierres sèches – sans petits cailloux, en jetant tous les mots non indispensables ».

Cette exigence, c'est peut-être dans un de vos livres qu'on a le tort de peu connaître, *Cap Sizun*, qu'on la voit le mieux à l'œuvre. Vous y rappelez que les murets de pierres qui quadrillent les pentes du Cap visaient à gagner des terres - sur le vent, non sur la lumière. Vos lignes de pierres sèches, que vous appelez « notes de marche », sont de la même eau : loin de cacher, elles révèlent au contraire. Beaucoup de lumière passe entre elles - les lumières incertaines et changeantes qui accompagnent le marcheur « tout au long de ces dix grands mois de l'année qu'on nomme si drôlement *morte saison* », auxquelles se mêlent celles, fixes et nécessaires, des disciplines de la raison (l'histoire, la botanique, la toponymie...) que vous convoquez au fil des pages.

Il n'est pas indifférent pour moi que ce livre soit un guide du Conservatoire du littoral. Non parce que votre beau texte documentaire est bien celui d'un guide (les guides, ça vous connaît : le Cours de navigation des Glénan, les Instructions nautiques du service hydrographique de la Marine, les livres sur la batellerie bretonne du Chasse-marée...), mais parce que son propos est de *conserver* le littoral.

« Conservatoire du littoral » est en effet le titre sous lequel, confondant la route avec le port, j'avais d'abord rassemblé mes exercices : garder mémoire des instants de présence au monde que j'avais connus sur ce rivage que je n'avais, pas plus que Blanchard, convoqué en épigraphe, réussi à quitter (mais au moins le mien avait-il un nom et un visage, celui de mon pays) – « ...ces instants où le temps jaillit, où l'on est en accord avec lui. Où les lointains s'approchent, où tout entre en résonance. Où l'on est éberlué, soi, passant par là. Le temps va bien, on marche ensemble. Ferveur et insouciance étroitement liées. Faites du même tissu. » (*Le quel*).

Ces instants sont condamnés d'avance par l'écriture, vous le savez. Le miracle n'a jamais lieu. Ce n'est pas un hasard si le premier de mes exercices (*L'anse est un lagon*) s'est rangé naturellement sous le chapitre « un lieu dans le monde » et se termine par le mot euthanasie.

J'avais vingt-cinq ans. Vous en aviez vingt lorsque vous avez écrit ces mots à André Dhôtel : « ...dès qu'on a le souci d'écrire, c'est fichu, on est obligé d'avoir du recul, de se retirer dans l'ombre pour regarder la lumière. Pour la dire, cette vie-là, il faut en quelque sorte en porter le deuil... »

Qu'ajouter à cela, sinon que je sais que je partirai inconsolé de ne pas vous avoir eu comme premier lecteur.

LE CHEMIN DE RONDE

Pour retrouver l'oubli, qu'avait préparé derrière les vitres du bar L'émeraude une bruite adamantine, avec le port de La Houle devenu tout-à-coup moins familier, plus visible, une magie de noms peut-être, au gueuloir, parallèle à l'arc mouvant de l'horizon, entre mer et ciel épousés, couleur et consistance mêlées, passés l'Epi et le belvédère du Hock d'où lire les parcs à huîtres comme une langue idéogrammatique, un peu chinoise, et le Banc des Pêcheurs, le long du chemin de ronde jusqu'à Port-Mer, baigné d'odeurs de mer, de chou coupé et de mimosa, sous de brusques poussées de pluie surgies de la campagne d'hiver, champs violets ou bruns, hachurés parfois de jambes de maïs, rayés d'ajoncs, sur la mer fuyante et joueuse que racontent les noms d'oiseaux : *Fauvette*, *Foulque bleu*... des bisquines, le regard bizarrement distrait du Mont, pourtant net, rivé à l'îlot des Rimains qui allait devenir l'axe d'un voyage à ce point visuel qu'il libérait les autres sens et débauchait les miroirs, décourageait toute réflexion et toute mémoire, trapèze noir d'algues (marée basse) et de schistes piqueté d'oiseaux blancs, qui se déformait lentement tandis que parmi les arcs-en-ciel s'édifiait le soleil du soir, limpide, retaillant les ombres, rétablissant l'unanimité.

SILLON DE TALBERT

A l'abri de la langue de galets roses, les pieds se prennent dans les oueds tressés qu'un vent antéislamique dessécha, éparpillant laminaires et fucus, parchemins brûlés, monstres terrassés par le désert où barges et gravelots, gazelles, récrivent sans fin les codes de Babylone, tandis que le regard parcourt les glacis vers de violentes mers violettes et des cirques de djébels fauves, puis roses, camélias fanés, au nord où persiste le mirage bleu vif de la mer.

La lumière et le sel assoiffent. La vie durcit, se retire. Les mots se brisent dans l'espace.

LA GREVE BLANCHE

Au crépuscule d'un jour de pluie, un long moment que le silence étire. Le soleil blanc vacille et jette sur le monde une grande lueur de bougie : sur le sable-lait, le sable-sucre roux, le majestueux désordre des rochers roses ou d'argent, comme oxydés par endroits, à même la mer, si difficile à décrire, nappe de soie, coupe d'eau pure, et pourtant profonde comme un lit frais, ou bien n'est-ce que l'idée de la mer, puisqu'à l'horizon les nuages et la nuit la boivent et l'agrandissent au spectacle déraisonnable du ciel, opéra d'ombres et de rouilles très pâles que rythment les éclats de silex du phare de l'Île aux Moines.

La grandeur et la rapidité des choses t'effacent, te réduisent à ton regard, te rendent au bonheur d'être.

POINTE DE PRIMEL

Le regard s'arrache à la gabardine sombre de la mer, coupe la ligne de fuite vers le nord ouest (Carantec, Saint-Pol, Roscoff, Batz : hachures d'encre), embrasse enfin le ciel.

Et le regard chavire. Jamais spectacle ne fut aussi peu réductible aux lois de l'optique. C'est une anarchie de formes, de lumières et de mouvements, une boule de vie froide d'où fusent des éclaboussures de soleil sur les voiliers du Diben et la pierre chaulée des hangars, des phares et des amers. Des bouffées d'ombres glissent sur le magma sépia des toits, des taillis et des rocs. Un royaume s'ouvre, larges cuisses tendres, qu'engloutit aussitôt un tsunami de pluie. Tout ici passe avant d'être nommé, rêve éveillé, tout échappe aux métaphores et au débrutissement de l'intelligence et des mots.

Et cela finit par vous transporter d'allégresse.

PONTUSVAL, PUIS BATZ

Les yeux fermés, ou bien ouverts à peine, dans le soleil blanc d'un soir de novembre, marcher, marcher sur place plutôt qu'avancer – danse lente. Décrire l'arc tendre de mer où prend le ciel, blanc sale, ou mauve, puis bleu. De ses pas composer une nouvelle virginité, plus profonde, à la plage de sable pâle, très dur et très fin, que recouvre par nappes la dentelle ocre de l'arène granitique, et que la lumière rasante dispose en pennes, en graptolites, en Orénoque : bras morts d'ombre et deltas d'argent.

Ou bien encore, dans l'odeur tenace des choux-fleurs et du goémon d'épave, le silence des tracteurs sur les grèves de la côte nord, à marée basse : désert de lave, Ódáðahraun ! et le calme des couleurs fortes, n'être plus que ce ferry orange qui glisse au-dessus des pierres jusqu'à Roscoff.

LILIA

1

Les fastes de Tolente

A la fin du second jour, il te fallut sortir. Tu n'avais plus ton comptant d'espace. Travail d'équipe sur des chiffres et des concepts, le séminaire sans solitude avait mûri ta solitude et tes sens. Un butin d'images et de mots t'attendait derrière les baies vitrées, dans la tempête.

Ce fut d'abord la lumière jaune du soir sur les champs de choux, le ventre glacé des nuages et le phare de la Vierge tapi dans les rocs, comme une base polaire. Un petit cargo, vent de travers, donnait de la bande dangereusement et se hâtait vers Paluden. La mer montait, verte puis noire, avec la nuit et le vent, dont les rafales, de plus en plus violentes, zébraient la grève soyeuse piquetée de touffes d'algues.

Puis tu oublias. Tu ne fus bientôt plus qu'un corps avançant dans l'air et le sel, une pierre heureuse et invincible, un homme venu du nord ébloui par les fastes de Tolente.

2

Ciel perdu

pour Anna

Il fait encore nuit lorsque je quitte l'hôtel, à sept heures vingt du matin, heure d'hiver. Une grosse lune ronde inonde un banc de nuages et la mer, très haute, dont le parfum d'algues m'étourdit un peu. La course attise le vent froid d'avant l'aube et ajoute à la sensation d'irréalité que je garde du sommeil. Des points et des signes me fixent peu à peu, m'arrachent à la lumière gluante de la baie. D'abord à gauche le feu rouge clignotant de l'aber Vrac'h, puis, en face, au détour de la petite montée vers le parking « réservé goémoniers », le majestueux faisceau tournant de la Vierge, suspendu dans un bleu profond qui s'allège à vue d'œil. A droite, une clarté orange coiffe déjà le toit des maisons du bord de mer.

Je m'engage à présent sur le sentier côtier vers Porz Kervelt, attentif aux chicanes de granite et aux passages boueux, le souffle court, enviant ta jeunesse et ta légèreté. Par chance, la chair me semble toujours gaie et je suis loin d'avoir lu tous les livres - l'aile du grand âge ne fait que passer, vite remplacée par les bonnes ailes des oiseaux, et bientôt leurs cris. Ils m'accompagnent dans le jour qui se lève sur la plage du retour (imbécile de touriste, qui avait oublié que la marée était montante : me voici les pieds mouillés sur des galets glissants !), de leur présence rassurante qui n'est ni un vacarme, car chaque cri s'entend, ni un concert, car chacun joue sa partition pour lui seul : un sifflet à deux notes, un croassement bref, la ferraille des goélands - et, de nouveau sur le sentier, le frtt ! des merles camarades fuyant les haies.

Il fait jour à huit heures moins cinq lorsque je rentre à l'hôtel, après avoir franchi en tête la ligne d'arrivée imaginaire de l'étape. Quelques grands tourniquets de bras me font retrouver le souffle, et lever les yeux vers le ciel, que j'avais cru perdu.

LE COURLIS DU VERLENN

Nous allions vers l'est, dos au vent et au soleil qui, au fond, multipliait les pignons éblouissants de blancheur de Portsall, devenu grand port de commerce, essayant encore de nous représenter les hommes de la nuit des temps qui avaient érigé la stèle qui servait désormais de pierre d'angle à la petite chapelle de Saint-Gonvel : d'abord simple bloc de granit façonné par la mer voisine, posé contre le ciel pour le saluer, puis gravé d'une improbable divinité runique qu'un disciple du saint abbé de Landévennec avait enchristé, en sorte que le dieu païen tint une croix dans sa main droite. Le peuple des mégalithes, mais aussi les jardins zen de Kyoto et les pierres pèlerines d'Ispahan : de tous temps et sur tous les continents, il y avait eu cette proximité des pierres et des hommes, cette même façon de lire les dieux dans les éternelles et surhumaines pierres.

Une plainte modulée monta soudain derrière nous, qui se répéta plusieurs fois, portée par le vent et comme venue de très loin, d'en direction du soleil, mais parfaitement identifiable : un courlis¹. Nous ne découvrîmes l'étrange oiseau qu'au retour, sur les rochers de l'anse de Penfoul, et sûmes dans l'instant qu'il était plus qu'un oiseau, ou du moins qu'un oiseau pouvait nous en apprendre sur les dieux autant qu'une pierre.

¹ D'autres courlis hantent nos livres. Je pense à celui de « l'épisode Velléda » des *Martyrs* : « ... J'entendis assez près de moi les sons d'une voix et d'une guitare. Ces sons entrecoupés par des silences, par le murmure de la forêt et de la mer, par le cri du courlis et de l'alouette marine, avaient quelque chose d'enchanté et de sauvage. Je découvris aussitôt Velléda assise sur la bruyère... », mais aussi à ceux entendus par Synge dans le crépuscule d'Inishmaan : « Je n'entendais rien que quelques courlis qui criaient dans les algues et le profond bruissement des vagues... Je ne pouvais ni voir ni mesurer l'existence de mon propre corps. Il me semblait que j'existais seulement par ma perception des vagues, des cris des oiseaux et de l'odeur des algues. »

OUESSANT

3

La mer était sombre à force d'eau verte, comme dans le *Paysage avec la chute d'Icare* de Bruegel. Le point de vue en était semblable, incliné jusqu'à l'absence de ciel. Un caseyeur était à la tâche non loin de la falaise.

Était-ce le soir, ou bien tout se ternissait-il sous le cuivre étincelant du fouet, ou n'était-ce pas plutôt une hélice ? qui balayait l'axe vertical de la scène et dont le tournoiement prodigieux, aveuglant et pourtant net, semblait créer l'éclat ?

Plus tard, ce fut le triangle d'un foulard de soie rose, que le vent de juillet gonfle et illumine au fond du noir total.

4

L'ombre du bastingage et des passagers se découpe sur l'écume d'étrave, que la houle et les changements de cap du navire tour à tour étirent et écrasent. Le sillage s'ouvre vers le port que l'on quitte, et que le départ a rétréci d'un seul coup. Le navire, qui ne cesse pas d'avancer, fait naître une vague perpétuelle que flanque une belle flaque d'ombre bleue.

L'émotion ne vient pas seulement de la beauté de ce mouvement suspendu dans l'espace. C'est aussi retrouver la mer, la mer mémorable, comme un amour perdu. Le feu sous la peau souple, les parfums familiers et les oiseaux que l'air allonge.

LOST-MARCH

1

Sur l'échine de schiste est jeté le lourd tapis léopard des bruyères et des ajoncs, que le printemps semeur illumine par poignées. Ailleurs, des silènes et des arméries aléatoirement rose pâle et rose vif. Dans les creux où l'eau fait l'herbe plus verte, le trou bleu des violettes. Et partout le parfum mêlé de la mer, de l'herbe et de la terre mouillée.

Les traquets bondissant nous accompagnent à distance. Nous entendons bientôt des bienvenues dans leurs *ouis-tac-tac*. Nous voici, le temps de la marche, autochtones.

2

Un fort vent d'ouest dresse la mer grise sur les falaises de schiste rouillé et les plages de galets frangées d'une pouillierie de déchets plastiques. Nous n'avons pas rendez-vous aujourd'hui avec la beauté de la planète, mais avec son histoire. L'histoire tourmentée des pierres, qu'on découvre à livre ouvert avec l'éperon de basalte trempé de Lost-marc'h - et celle des hommes, puisque la carte d'état-major nous le décrit comme un « éperon barré protohistorique ».

Impossible de n'être pas attiré par ce lieu. On comprend que des êtres de notre espèce aient voulu s'y établir et on imagine sans mal sur la pelouse une théorie de métallurgistes sacrifiant au soleil-feu, ou des pirogues d'osier tendu de peaux cousues s'élançant sur ces vagues où dansent des surfeurs.

POINTE DU GUERN

1

Sur l'étain repoussé de la mer, le pochoir mouvant des nuages, lancés à l'assaut du sud-est, dessine des caps et des îles, strie la baie (avale le Cap), l'allonge, l'ouvre enfin vers le sud sur un monde de lumière blanche habité par la grandeur.

3

Le pétrolier sombre évite au vent d'ouest, offrant à la lumière sa muraille de schiste dégoulinante d'ajoncs et de silènes. L'étrave plisse la grande peau d'argent de la mer, sur laquelle est jeté le gilet gris des nuages. Mais la dunette avant où mènent les pas s'ouvre sur des auges de campanules. On oublie l'acier et l'ivresse des départs, on se blottit dans la douceur maternelle de la terre.

5

Bruit du temps

Vent fort d'ouest à nord-ouest avec rafales. Des grains violents, presque horizontaux, succèdent à de grandes plages de soleil. La mer d'olivine disparaît vite sous les nappes de pluie mouvante, qui enflent et passent comme une respiration. Sur le navire de schiste, on scrute en vain le ciel à la recherche d'un horizon vers où atterrir. Une ville avec ses clochers surgit dans une échancrure de lumière dorée, qui se referme si vite qu'on craint avoir rêvé. On se dit qu'Ys a été inventée un jour comme aujourd'hui, par grand vent, à l'approche du solstice d'hiver. La peau de Dahud a le parfum souflant des pins, ce halo mauve sous les nuages est le reflet de son diadème d'améthystes. Et ce vacarme de galets roulés sous nos pieds, c'est le bruit du temps.

6

A l'aller, on hésite entre les violentes rafales du suroît qui étire le soleil en une pâte de lumière diffuse, poussière de craie sur le tableau invisible de l'horizon, et le parfum gras des ajoncs, les violettes légères, le trou indigo des premières jacinthes, la vipère lente : signes flagrants du printemps. Au retour, on croit mettre ses pas dans ses pas, ses mots dans ses mots : mer de jade au polissoir fiévreux du vent, éclats d'écume, rayures des cormorans.

Mais ce lieu vingt fois visité ne dit pas plus la ronde des saisons que les répétitions de la mémoire. Les mots viennent, reviennent parfois - jamais l'ossature. Le sens du texte demeure obscur. A l'aplomb des eaux, le nombril de schiste ne délivre que des énigmes.

TREFEUNTEC

1

De ce balcon que gardent les épeires, la mer, verte et grise, semble participer à la fois aux règnes minéral et végétal. Mi bronze, mi toundra, sa froideur infuse est tempérée par la douceur du ciel bas. Elle perd en profondeur ce qu'elle gagne en étendue, plus légère de prendre la mesure du ciel (pas de mer sans le ciel). Non plus abîme, mais vaste plateau se souvenant de l'abîme. Et le regard, au lieu d'être attiré par le vide, s'ancre aux portes de l'ouest, où bientôt les nuages cèdent au soleil d'automne.

Au lieu du vertige, l'attente. Le salut ?

2

Le corps connaît ce sentier comme sa poche. Est-ce la raison pour laquelle, tant d'années plus tard, il semble rapetissé, à court de grandeur ? Ou bien est-ce parce que les mots désormais s'absentent ? La mer est toujours là pourtant, dans le vent vif et sous le ciel changeant, jouant avec les métaphores, et là-bas, entre le Raz et la Chèvre, la baie s'ouvre toujours sur des rêves d'inconnu. Mais il n'est plus question d'attente, ni de salut.

Non plus de tristesse ou de mélancolie. Sur l'éperon de schiste éclaboussé de lumière, nul besoin de mots pour prendre mesure, aujourd'hui que se rapproche le dernier rivage, du privilège d'être vivant.

AU LARGE DE LA BAIE DES TREPASSES

1

On ne réfléchit pas que tout ce qui existe, se différencie à peine ou très peu de ce qui est seulement possible et qui, dans le fond, n'existe pas ; ou alors tout existe. [...] La radiotélégraphie doit nous faire comprendre qu'il n'y a pas de différence entre une possibilité non agie et une existence passée, ou actuelle et simplement éloignée (le départ à midi douze d'un tram de Yokohama).

Charles-Albert Cingria, *Impressions d'un passant à Lausanne*

Tu marchais d'abord dans une humble gloire de couleurs, les fleurs de la lande de mer, bruyères, genêts et arméries, mêlées aux fleurs des talus et des prés : silènes, pâles crucifères, ombellifères au cœur rosé, chrysanthèmes, coquelicots. Les goélands tournaient sur ta tête, criant pour éloigner l'intrus de leur nichée, mais faisant aussi l'ouverture du spectacle de la mer et du ciel, à gauche, vers l'ouest.

Il y eut un moment que tu aurais aimé partager avec ta fille, où un couple de craves à bec rouge jouait avec la falaise.

Puis ce fut, sous le plan sans défaut des nuages bas, entre l'îlot Tévenec et la pointe du Van, un canyon de lumière orangée d'où montait un appareillage de nuages tumultueux, une table des dieux au ras de l'horizon. La scène s'illuminait de l'intérieur au fur et à mesure que baissait le soleil. Son éclat bientôt happa l'espace. Les dieux s'inclinaient, basculaient dans l'oubli. Un mur roussâtre monta de la mer, effaçant les lignes lointaines puis, de proche en proche, les jeux d'ombres de la houle.

Tu t'étais allongé à la pointe, renouant avec d'anciennes contemplations. Mais ce qui te revenait était moins l'improbable Baie des Trépassés de ton enfance¹, que tu rêvas sous la pluie, que les coupants soirs d'été de Scalloway, Mykines ou La Hague, qui t'avaient convaincu de ta jeunesse et de ton indestructibilité.

Il fallut la lente nuit et les feux des automobiles dans le Cap pour qu'un petit caseyeur blanc vienne mouiller dans l'abri secret du Vorlen, la cale pleine de perles de contrebande.

2

pour Jean-Marie Corbusier

Le diamant du regard lui non plus n'échappe pas au travail de sape du temps, dont il n'est pas sûr qu'il soit toujours de brillantage. Un visage, un lieu cent fois visités se réduisent bientôt aux images qu'on en garde, la mémoire bannit les regards neufs. Ici, l'ancien paysan du Cap ne devait plus voir que le coin de lande à défricher ou la pierre du muret tombée à terre, et mon œil accroche sans plus guère s'émouvoir les îlots verts de la pointe du Van qui me furent longtemps des Féroé et d'où surgissent des couples de craves, éclats de silex, beaux danseurs fous dans le soleil, ô volatiles d'opéra ! - ou, au flanc nord de la pointe du Raz, le trou de roche d'où

s'élançait il y a soixante ans mon double de papier pour percer le secret du noir navire de charge mouillé « au large de la Baie des Trépassés ».

Se dépayser de soi demande un effort qui bien souvent ne conduit qu'à des détails muets, peu faits pour prendre rang dans les « possibilités non agies » dont parle Cingria et permettre au lieu, « agi bien, pleinement », d'exister. Bien sûr, bien sûr, toute la création est dans une pierre ou une fleur ! Voici, à la frange du tapis magenta des bruyères, quelque inédite et fière verveine, la plante sacrée des druides, et devant la pointe du Castelmeur cette grotte en forme de cœur, pour la première fois repérée, qui semble en équilibre sur la ligne de basse mer. Plus bavarde, mais sans parvenir non plus à étancher vraiment la soif, est la tranchée de soleil blanc qui tombe du ciel d'orage à l'aplomb de Sein et de Tévennec et donne comme un alignement pour un départ - Cingria encore : « l'existence, si on part, est obligée de se refaire ».

Le plus sûr moyen de recouvrer la vue est peut-être d'emprunter les mots des autres – longues-vues ou lunettes de presbyte, lunettes magiques : la légende de Konomor, le roi coupeur de têtes, les envolées lyriques d'Anatole Le Braz, les notes de marche de Jean-Pierre Abraham... Je pense aussi à Jean-Marie Corbusier, un familier du lieu, dont les poèmes lapidaires excluent pourtant toute anecdote, mais qu'on imagine marchant ici contre le vent – prenant appui sur le mur du vent dont il extrait ses mots, pierre à pierre, d'un lexique limité à l'essentiel mais d'où chaque fois le même mot semble renouvelé.

Mais il n'est pas rare que lui aussi substitue le futur antérieur au présent de l'indicatif. Dans son dernier recueil, il retrouve les accents de René Char pour dire comment avec le temps on finit, perdant la vue (la flamme), par perdre pied : *Il a fallu renoncer à demain. Graver l'avenir était devenu cette eau noire au fond du ravin. / Aujourd'hui le regard, à proximité, se dilue. La flamme peut se diviser, elle n'atteint plus le cœur.*

Peut-être ici faudrait-il renouer avec la poésie gnomique des premiers temps de l'écriture et n'user, pour atteindre les vérités que dispense le sentier de pierre au bord de l'océan, que du verbe être à la troisième personne.

¹ Je découvre aujourd'hui [avril 2016] les belles pages qu'Anatole Le Braz a consacrées au « pays funèbre » du Cap il y a exactement 120 ans [*Journal des débats*, août 1896, repris dans *Impressions de Bretagne*, édition de Régis Louarn, An Here 2004]. Je passe sur les couplets exaltant les « races de corsaires ingénus comme des enfants, âmes violentes et candides » et les « frustes filles » dont « l'ombre longue des cils descend sur de beaux yeux roux, couleur de goémon, attirants et profonds comme des gouffres »... et ne veux en retenir que sa prose à la fois ample et précise pour dire les paysages et les rencontres, comme ce passage où il accompagne la vieille Gaid Alain vers la chambre d'hôtes du Maner, à Plogoff, au-dessus de la Baie des Trépassés : « La route que nous suivions, à travers le grand pays nu, était comme suspendue dans l'espace. Son large ruban se dessinait en clair sur un sol décharné dont l'âpre ossature de granit perçait à chaque pas. Des pointes de roches grisâtres crevaient la terre rousse des landes, semées d'îlots de bruyères d'une teinte délicatement rosée, d'une fine nuance d'héliotrope. Sur les crêtes lointaines, des silhouettes d'hommes, de femmes se profilaient avec une extraordinaire netteté, prenaient des proportions quasi surnaturelles sur le vide prestigieux de l'horizon. Parfois, des brouées de vent passaient, remuant un air sursaturé de sel, de saumure marine, d'âcres senteurs... ». Ce qu'Anatole Le Braz décrit là est littéralement ce que l'enfant de douze ans *voyait* et s'efforçait d'inscrire dans les vignettes balbutiantes de sa bande dessinée intitulée « Au large de la Baie des Trépassés ».

Le plus étrange est qu'alors je ne connaissais la Baie que pour avoir lu son nom sur la carte Michelin. Et je me demande si le grand bateau noir que je voyais aussi au mouillage dans la Baie n'était pas un avatar du lestr ar Vossen – le navire de la Peste – que Dieu avait envoyé aux Capistes suspects de trop aimer la danse : l'argent de la contrebande de perles était bien cette Peste moderne qui corrompait tout, jusqu'aux sentiments grand-paternels, puisque j'avais imaginé que le grand père d'un des héros de l'aventure avait partie liée aux trafiquants...

UNE PORTE SUR LA MER

L'histoire de Saint-Tugen, dont la lourde tour garde un œil comme un phare de terre sur les courbes lumineuses de la dune tapissée de fétuques et d'arméries, ne donne pas la clé, ni celle de sa trêve, quand bien même on aurait lu que la porte d'entrée de la salle d'apparat du manoir de Lézurec est flanquée d'un écusson proclamant que la paix est la meilleure des choses : *pax omnia rerum*.

Jean-Pierre Abraham non plus, bien qu'il ait vu à l'horizon de Trez ar Goarem, avant l'arrivée du mauvais temps, lorsque l'air, dit-il, « fait loupe », une Ys aux vitres étincelantes de soleil, et cru retrouver les ermitages d'Aran dans les murets de pierres sèches qui dessinent la falaise qui mène à l'anse du Loc'h.

Et l'alouette inquiète, au bout de la marche, qui nous encercle avant de se poser bien en vue sur un tertre d'herbe à l'entrée du chemin creux, que nous interdit-elle ?

Pourquoi la première image qui est venue, et persiste sans donner cours au moindre mot, comme si elle devait se suffire à elle-même, est-elle celle d'une porte ouverte sur la mer ?

LESCONIL

pour Henri Girard

Ce n'est d'abord qu'une coupure de rasoir sur la paume du ciel, un trait à la pointe de feu, une soutache de minium. Puis un long paquebot de braise au mouillage, qui se contracte en même temps qu'il gagne en matière, et par le travers duquel sombre lentement un formidable gong de lumière silencieuse, divine ou diabolique.

L'autre moitié du ciel, à l'est vers où l'on revient, se vide à mesure comme un miroir négatif dans les nuages, le granite et l'eau, soudain plus denses et lumineux. Pas à pas, mot à mot, l'œil intérieur reconstruit le film. On reprend pied dans le réel, au mot de fin, qui est la nuit.

AU TREUSTEL

1

Malheur des immortels

Paysage horizontal. Cirrus, lumière rasante sur l'interminable grève où se lèvent lentement les dunes. Le sable de soie grège semble couler sous la mer épaisse, à l'horizon net : bouclier de fer galvanisé, piqué de flaques de basalte virant parfois à l'outremer.

Le lieu et le moment paraissent hors du temps. Tu marches ici en pensant aux mots : demeure, présence... mais sans y puiser la sensation habituelle de plénitude. Tu cherches en vain l'issue, comme une mouche aux vitres de l'immensité.

2

Louves de sel affamées, les grandes marées d'équinoxe ont mordu sur la dune. Au Treustel, les ganivelles arrachées font un mauvais décor de palmes. On marche dans un paysage d'après la bataille, d'où exsudent le froid, l'effroi. C'est du temps géologique qu'on mesure ici, auprès duquel nos pas sont dérisoires.

3

Au-dessus de la lourde masse cobalt de la mer, la brume azurée se délite en trains de petits nuages horizontaux, bien formés et très denses (huile et non pas aquarelle), qui montent en éventail d'un point de la ligne d'horizon, juste en face du marcheur, et qui semble se déplacer avec la marche, si bien que le marcheur à son tour s'allège et s'oublie, se métamorphose en un être plus grand que lui.

MOUSTERLIN

1

Où finit la dune sont un couple d'huîtres, qui s'enfuient à mon approche en rasant l'eau tourmentée du Groaz-guen.

Je reviens par la mer, évitant les bois flottés et les tendres coquillages roses, le soleil sur l'épaule. La tempête a rassemblé une immense colonie de gravelots qui font sur la grève un tapis frémissant de soie grise. Il se déploie devant moi, volte-face des poitrines éblouissantes de blancheur, pour se reformer plus avant, en un mouvement continu si parfaitement synchrone avec la marche qu'il s'abolit, et le grand cercle mouvant des oiseaux devient une pure surface, un ruban de Moebius où jouent le vent et la lumière.

Une soudaine voilure m'avertit qu'un grain se prépare. Un rideau de fer s'est déjà refermé sur la baie de Loctudy. Le froid couvre à présent la dune où je presse le pas.

Mais la lourde bête noire de la pluie contourne l'horizon par le sud pour fondre sur les Glénan. La lumière revient d'un coup, tandis que le vent redouble, plus basse et plus intense, lustrant la mer dont les formes disparaissent. Hissée vers le soleil, la houle pourtant pressent l'abysse, profondeur sans puits où s'alimentent ensemble ma puissance et la lumière : si je lève le bras droit, elle s'inscrit dans mon geste et tire à moi la mer. Je ramasse l'univers dans le chalut des dieux.

2

Le matin, un coup de noroît avait chassé le froid et la neige, disposant sur la terre une nappe de soleil fumante. Puis le vent s'était calmé jusqu'à presque tomber au milieu de l'après-midi, à l'étale de haute mer.

Nous avons longuement marché vers l'ouest sur la plage déserte, dévastée par les tempêtes des derniers jours. En se retirant, la mer avait laissé sur la pente des lanières d'algues multicolores qui miroitaient dans la lumière rasante comme le khan-atlas des femmes Ouzbek.

La nuit commençait à tomber lorsque nous fîmes demi-tour, en coupant par la dune pour prendre le chemin du marais, plus abrité. Une lune ronde brillait très haut au-dessus de la Mer Blanche, traversée de fumées grises, donnant à l'eau épaisse des étiers, derrière les peignes noirs des joncs, des couleurs fuyantes - violet, or pâle, bleu acier. Des aigrettes coupaient la ligne sombre des arbres comme des soucoupes lumineuses. Le cri flûté des courlis dans notre dos ajoutait encore à la sensation d'avancer dans *un autre monde*, bien que le réel fût là de toutes parts, un peu oppressant.

Ivresse et peur du noir mêlées, comme au temps de l'enfance.

La nuit était tombée lorsque nous reprîmes pied sur la crête de la dune. On voyait la baie comme d'une passerelle de navire : à droite, les feux rouges de l'Odet et

de la rivière de Pont l'Abbé, puis les lumières de Loctudy s'avancant dans la mer jusqu'à la pointe de Saint Oual ; en face, les éclats rouges des Moutons et les Glénan ; et très loin à gauche, au ras de l'eau, le scintillement de Groix – comme d'une passerelle, oui, emmitouflés de silence.

3

A la veille des fêtes, la tempête *Dirk* avait alimenté toutes les conversations : le département placé sous vigilance orange, le courriel de la ville de Quimper donnant des consignes de prudence pour les riverains de la route de Coray et du quartier de l'hippodrome... Un porte-conteneur avait perdu une centaine de boîtes au large de Penmarc'h, on regardait dans le journal la carte météo, pointant l'isobare 940 de la dépression centrée sur la mer d'Irlande, guettant sur le baromètre le moment où l'aiguille passerait en-dessous de 1000 et convertissant en km/h les nœuds du vent 11 Beaufort annoncé.

Ce fut une surprise de découvrir l'après-midi de Noël une mer quasiment sans houle, bien que la plage fût couverte d'algues jusqu'aux dunes alors que nous étions en mortes-eaux. Les goélands et les gravelots menaient leurs habituels manèges au bord et au-dessus du lourd liquide vert-de-gris.

En face, à l'ouest, un mur de nuages de pluie ferme l'horizon, au pied duquel scintillent déjà les feux de chenal de Bénodet, tandis qu'en haut à gauche s'ouvre lentement une fente de ciel bleu pâle, d'une profondeur qui semble infinie, comme un œil.

Que me dit cet œil¹, posé sur ces mots qu'ici, une fois de plus, j'aligne sur mes pas comme un refrain sans cesse repris ?

¹ « L'agitation d'un ciel passionné prête une âme nouvelle à la baie rustique, qui n'avait que du charme. Le ciel fait la pensée des pays marins, et leur caractère. »

André Suarez, *Entrée à Bénodet*, in *Le livre de l'émeraude* [mars 2024]

DOURIC-AR-ZIN

1

Le printemps

Vers huit heures du soir, à l'heure d'été, début avril, le soleil est encore haut sur l'horizon, à l'aplomb de Beg Meil. La brise du large passe le goulot du Cabellou et fronce la mer bleu pâle, lourde, offerte. Les longs pins à peau de lézard se penchent, hachurent l'espace, l'habillent, le civilisent. Sur le gazon, la lumière rasante a des caresses de jeune femme. Le silence vacille au bourdonnement de l'eau, et le promeneur solitaire frémit à la tendresse du monde.

2

Léger

Un chemin de mauves et de lauriers mène aux jardins suspendus sur la mer. Le vent couche les bromes et les paturins. A gauche, face à l'anse du Cabellou, l'ouragan d'octobre a brisé net tous les pins. Derrière, sur la hauteur, protégés par la pointe de Lanriec, les chênes et les châtaigniers ont mieux résisté, mais il a fallu les émonder. Ils frissonnent dans le soir, enrubannés du crépon vert tendre des jeunes feuilles.

Tu avances dans un torrent de soleil blanc, qu'un goéland raye de temps à autre, comme une remonte de saumon. Puis tu t'assois dans l'ouest, face au vent, léger voilier au mouillage.

Tu redoutais un peu cette promenade. Tu la savais exposée au risque des mots, un an plus tard presque jour pour jour, et tu n'aurais pas voulu d'un bonheur factice. Mais rien n'a péri : tu es resté présent à ce lieu, à cette heure de printemps où la tendresse du monde t'avait été donnée.

3

Temps métallique. Un noroît glacial refoule l'eau sale des nuages, découvrant un dôme grandissant de ciel pâle d'où tombe soudain, à l'aplomb de Beg Meil, le soleil de mars, éclatant de blancheur. Sa soudaineté rend plus sensible la métamorphose. A l'ouest, la mer se creuse et bleuit. Sur la corniche, les automobiles étincellent comme des capelans et les façades de la ville s'illuminent. Les nuages s'entassent à l'est et noircissent d'un coup, tandis que se rapproche l'espace gagné par la lumière : les blocs de granite et les cyprès du jardin public, les voiliers au mouillage, les pavillons du Cabellou.

Dans mon dos, sur la plus haute branche, une corneille immobile contemple la scène, ou la dispose.

Et la mort n'aura pas d'empire

Au soir d'un jour de canicule printanière. La mer brasille, le silence se détend. L'argenterie des panicules des bromes, la tendresse des granites.

A force de patience et de sincérité, tu as apprivoisé ce lieu, comme un oiseau craintif, comme un arbre. Toujours différent, toujours reconnaissable, unique dans ton regard (et ses murmures, ses parfums, ses caresses), vivant. Par lui tu comprends que le règne du vivant est sans limite, qu'il n'y a pas de désert.

Tu comprends Norge évoquant « la lente intelligence de l'herbe », et les vers du jeune Dylan Thomas, qui voulait simplement dire la vigueur des trépassés, te disent tout-à-coup beaucoup plus :

And death shall have no dominion.

Dead men naked they shall be one

With the man in the wind and the west moon.

PENQUERNEO

1

On marche dans le nordé glacé qui quadrille les eaux vertes de la ria, le parfum de frangipane des ajoncs, le premier soleil. Ivresse. A la pointe, sous les ruines du fort, un bastion d'herbe en demi-cercle s'avance, au centre duquel a poussé un pin que le vent torture. Accoudé au muret, au-dessus des oiseaux blancs, on est sur la passerelle d'un grand navire qui appareille pour les mers du sud.

Plus loin, on retrouve la lande, associée, à tort sans doute (car le récit se passe à Bélon, sur l'autre rive), au *Chant de l'équipage* de Mac Orlan. On perd l'arrogance du beau capitaine. On n'est plus qu'un étranger perdu devant qui va surgir, à un coude du sentier, derrière cette saignée de houx dont on faisait les fléaux, Marie du Faouët, la terrifiante mendicante. N'est-ce pas sa chanson de mort qu'on entend dans l'ombre qui vient de l'ouest :

Min-bon-Mos-sieu, donnais un-sou, bou !

2

Premier dimanche de mars. La pluie et le vent ont nettoyé les gris de l'hiver. Carrés vert tendre des prés sur le dos de la terre, découpés nets dans la jungle des ajoncs déjà en fleurs, qu'on est prêt à dérober par brassées au risque de finir englouti par la pleine lune. Vers l'ouest, à contre-jour, la lumière oblique solarise le paysage et l'éloigne dans un avenir de science-fiction, tandis qu'à l'inverse elle le révèle en face : les falaises du Bélon ont des teintes de mésange et de verdier, noires sur l'estran, puis jaune pâle et bleutées à la rencontre de l'herbe rase. Mer verte, un peu laiteuse, avec de longues plages de paille sous l'horizon sombre.

Des grains nous croisent au retour. Entre, la côte éclate dans la lumière aveuglante, comme une allée de sphinx.

UN LIEU DANS LE MONDE

1

L'anse est un lagon. Le soleil se couche comme autrefois, en silence, dans l'odeur lointaine des genêts et du varech. Le grand vide d'avant la nuit m'envahit. Je suis l'unique consommateur d'une terrasse imaginaire où s'arrête le vent. Tout ce que je vois, entends, respire, m'appartient, sans avidité. Le monde entier est un souvenir sans poids. Comme autrefois, je *ressens*.

Mais quel autrefois dans cette vie brisée, quelle euthanasie !

2

A la fin du jour, fatigué de la vulgarité de ton vocabulaire : concurrence, efficacité, profit... tu voulus revoir la plage de ton adolescence.

Le vent du nord tassait la pluie au-dessus du Béniguet et de Belle-Ile. A droite, une étroite bande de ciel orangé accompagnait Quiberon vers la nuit, tandis qu'à l'est, où te menaient tes pas, l'ombre refermait déjà les portes du Golfe sur son bief d'eaux grises.

Tes chaussures de ville s'enfonçaient dans le sable grossier de la plage, qu'assombrissait la mer descendante, proche à toucher, hors d'atteinte pourtant, comme les doigts de tes petites amoureuses d'autrefois au jeu de colin-maillard.

Tu t'immobilisas, par habitude, à cet endroit encombré de coquilles de moules et de palourdes où la plage fait un ventre, tendue sur les hauts-fonds rocheux de la chaussée de Méaban. Le silence gagnait. Tes yeux se vidèrent des couleurs et des formes, et il t'apparut brusquement que tu appartenais à ce lieu peut-être plus qu'à tout autre, et que cette mer, dont tu mesurais moins l'apparence que la présence, ne te serait jamais plus présente qu'ici.

D'anciens soirs de septembre te revenaient en mémoire, où une tristesse incoercible t'avait submergé : ton enfance te quittait, tu apprenais la mort. Et ce lieu en gardait trace. Du temps s'était inscrit dans ce vent froid, cette mer froissée, cette longue plage déserte.

Tu les bénis, car ils t'aideraient à vivre plus sûrement que les mots.

3

C'est un jour de Norvège. Le noroît couche la pluie et râpe la mer pâle. Tout bouge. Grand ciel vide sur l'îlot Méaban, l'enfant sans père des Lofoten où se sont perdus mes rêves.

Les bernaches de Kerpenhir

Le paysage s'ordonne d'est en ouest, de l'horizon lavande et mobile du Golfe vers la lumière, où d'abord le regard se porte, retrouvant avec émotion le papier découpé du bois de pins de Saint-Pierre, qui est comme la frise de cocotiers d'un atoll sous l'ourlet rosé du ciel. On remonte ensuite au sud marbré de cirrus, à l'aplomb du cétacé engourdi de l'îlot Méaban. Gros criquet vert empêtré dans la houle, une barge d'ostréiculteur le traverse, à contre-paysage.

A dix-sept heures précises, le soleil blanc perce un instant la gaze des nuages, polit le bronze de l'eau et crayonne la crête des vagues. Le regard alors s'abaisse et revient vers soi, aux rochers bas de la pointe autour desquels on découvre tout à coup deux, dix, toute une armée de bernaches, qui monte et descend dans le ressac, manoeuvrant pour quelque velléitaire débarquement. Les têtes très noires piquent aussi l'étain du Toulqueun, à droite, que le regard à son tour embrasse.

La barrière de corail a disparu sous la marée haute, qui rend à l'anse l'immensité de l'enfance.

Bateau ivre

Déception des « brisas » de La Trinitaine, dont le beurre collant calfate le palais, vite rayée par le parfum des foins coupés au rond-point du chat noir et la découverte qu'aux feux de Kérouarc'h le café a été rebaptisé Le bateau ivre.

*Et dès lors je me suis baigné dans le Poème
De la Mer...*

Dans une déferlante d'aubépines en fleurs, je débouche sur le vaste théâtre marin de Kerpenhir. La marée haute et l'air limpide agrandissent les plans rapprochés de la scène : les pins-cocotiers de l'atoll Tahiti, le cétacé Méaban et les ombres chinoises de la presqu'île de Port-Navalo derrière lesquelles les projecteurs du levant gagnent en éclat, blanchissent l'est et bleussent l'ouest sous les nuages, qui remontent lentement dans les cintres. Le trait lavande de Houat et Belle-île, où c'est déjà le printemps, transparait sous le voile pailleté du fond.

*...incroyables Florides
ô future Vigueur !*

Presbytie

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'écriture d'un poème ne se conçoit pas sans une présence intense au monde. Je garde toujours le souvenir très net des circonstances dans lesquelles il a été écrit. C'est ainsi que je sais exactement quand et

comment la nature est entrée dans mes mots, à l'occasion de mon premier séjour en Angleterre – une nature bien réelle, et non plus seulement les mots élémentaires : pluie, ciel, vent... qui jusqu'alors la disaient, et réparatrice, après la solitude et l'ennui de l'enfance. Les alexandrins laborieux qui célèbrent l'évènement ne s'intitulent pas sans raison *Espoir*. Mais le printemps du Surrey qu'on y trouve ressemble encore à un tout confus, où rien : forme, odeur, couleur... ne fait vraiment signe. Ce n'est que l'année suivante, j'ai quinze ans, que les choses commencent à réellement parler –

des cageots poissonneux et des écailles de poissons

apparaissent dans les eaux sombres du port, des bois roulés et du varech sur la plage et, derrière les dunes où poussent des chardons,

les feuilles blanches des saules sous le ciel d'orage,

tandis que l'oreille vibre aux

sifflements desséchés des grands pins mages.

C'est ici qu'a eu lieu ce petit miracle intime, dans l'orbe de cette vaste baie grise ponctuée d'amers familiers : le phare de Port-Navalo, le M écrasé de l'îlot Méaban et les pins de la pointe de Saint-Pierre, où rien ne semble avoir changé, sauf peut-être que l'image a rétréci à mesure que la vue baissait (par chance, l'armada des campings-cars des vacanciers de La Toussaint reste invisible du haut de la dune). Et sauf peut-être que ce que j'entends à l'œuvre au fond de moi est une autre presbytie, celle du temps. Je pense à ce poème obscur de Nordbrandt que je suis en train de traduire, où il évoque, avec la façon prosaïque et minutieuse qui le caractérise, la « forme contrefaite » (*forfalskede form*) des choses déjà vues, qui vieillissent sans vraiment changer de visage mais qu'on retrouve le soir venu marquées par les heures qui scandent notre propre vie.

7

Vigilance orange sur la Bretagne sud. La radio nationale annonce des vents de 120 km/h et passe des interviews de touristes parisiens que le spectacle de la tempête à Saint-Guérolé rend poètes : « j'ai l'impression de voir des autobus rouler, faire des tonneaux, c'est super ! »

Ici aussi le vent soulève des nuages d'embruns et de sable, et *oriente* le paysage vers l'embouchure du Golfe. Des trous de ciel bleu l'agrandissent, lui redonnant la respiration que coupe la droite tendue des rafales horizontales.

Je me surprends à penser au site de Dylan Thomas, découvert hier sur la toile, et ne saisis pas d'abord à quoi il fait écho. Peut-être au souvenir de la tempête formidable qui nous avait accueillis à Laugharne il y a vingt ans, ou bien cette photo touchante de Dylan et Pamela Hansford Johnson prise en 1934 sur la plage de Caswell Bay dit-elle toutes les jeunesse perdues ?

Je crois surtout que c'est ici que les premiers mots me sont vraiment venus, à l'âge où il commença à noircir ses désormais fameux notebooks, qui nous apprennent qu'il avait tout dit, ou presque, entre sa quinzième et sa dix-neuvième année. Il s'exila ensuite dans l'alcool, comme d'autres au Harar : quel désert ai-je offert à ma relégation ?

KURUN

Sitôt passé Guérande, les aubépines cèdent aux ajoncs, au ras desquels bute le bleu épais de la rade. Puis on pénètre dans un parangon de port, tissé de cartes postales et de goélands cruels.

Sur la jetée du Tréhic, qui se tend comme un bras démesuré vers le large, je n'ai pas vu les oiseaux plongeurs promis par le groupement ornithologique de Loire-Atlantique : ni le plongeon catmarin fuyant l'hiver du pôle nord, ni la sterne caugek revenue d'Afrique, ni le harle « bec-en-scie » né dans les étangs de Laponie. Mais j'ai imaginé le *Kurun* flambant neuf doublant le petit phare vert et le barreur exalté se retournant pour voir s'éloigner dans la brume de midi les deux clochers-tours de son pays, qui désignent, à la croisée des terres et de la mer, le bourg des paludiers et le port des pêcheurs.

C'était il y a ma vie de cela, en 1949.

C'est le jour de Noël à Mousterlin, en 2013, que j'ai tout-à-coup compris, mais il m'avait fallu quarante ans pour y parvenir ! que, du chemin de ronde de la pointe du Grouin, au nord-est, jusqu'à la jetée du Tréhic au Croisic, au sud-est, en passant par la petite Islande de l'île Keller à Ouessant, je vivais dans un pays *orienté*. Sur les trois façades de la presqu'île bretonne, j'avais toujours marché – écrit - vers l'ouest, parallèlement à la course du soleil et souvent contre le vent, en cela probablement semblable à tous ceux qui m'ont précédé sur ces grèves et ces falaises. Du ciel un œil voyait en mes mots un refrain qui finissait par être éculé. J'ai senti alors qu'il était temps de refermer ce cahier de prose et d'ouvrir les portes du poème pour tenter de sortir par le haut.

devient de l'or, qui perce les creux de la Presqu'île sous les nuages d'ardoise et illumine la baie d'une clarté féringienne.

... Et le regard, au lieu d'être attiré par le vide, s'ancre aux portes de l'ouest, où bientôt les nuages cèdent au soleil d'automne. Au lieu du vertige, l'attente. Le salut ?

... Superbe des départs, goût de l'ouest.

... La scène s'illuminait de l'intérieur au fur et à mesure que baissait le soleil. Son éclat bientôt happa l'espace. Les dieux s'inclinaient, basculaient dans l'oubli. Un mur roussâtre monta de la mer, effaçant les lignes lointaines puis, de proche en proche, les jeux d'ombres de la houle.

... Sensation très concrète d'être à la proue d'un navire de roc (Miguel Torga), d'appartenir à un pays ouvert – cette lueur là-bas au bord du jour d'hiver allume un désir de planète. Ce n'est d'abord qu'une coupure de rasoir sur la paume du ciel, un trait à la pointe de feu, une soutache de minium. Puis un long paquebot de braise au mouillage, qui se contracte en même temps qu'il gagne en matière, et par le travers duquel sombre lentement un formidable gong de lumière silencieuse, divine ou diabolique.

... Sur l'horizon d'en face, un mur de grains fiché sur l'arc de la côte boisée de Loctudy, jusqu'à la Pointe Saint-Oual ; sur l'horizon de gauche, l'or pâle des Glénan, très nets malgré la distance. Encore assez haut au-dessus de la dépression qui arrivait de l'ouest, le soleil cinglait l'anse vert bouteille, hérissée de moutons, de coups de fouet aveuglants.

... Hissée vers le soleil, la houle pourtant pressent l'abysse, profondeur sans puits où s'alimentent ensemble ma puissance et la lumière : si je lève le bras droit, elle s'inscrit dans mon geste et tire à moi la mer. Je ramasse l'univers dans le chalut des dieux.

... En face, à l'ouest, un mur de nuages de pluie ferme l'horizon, au pied duquel scintillent déjà les feux de chenal de Bénodet, tandis qu'en haut à gauche s'ouvre lentement une fente de ciel bleu pâle, d'une profondeur qui semble infinie, comme un œil.

... Tu avances dans un torrent de soleil blanc, qu'un goéland raye de temps à autre, comme une remonte de saumon. Puis tu t'assois dans l'ouest, face au vent, léger voilier au mouillage.

... Vers l'ouest, à contre-jour, la lumière oblique solarise le paysage et l'éloigne dans un avenir de science-fiction.

... Le soleil se couche comme autrefois, en silence, dans l'odeur lointaine des genêts et du varech.

au seuil déjà comme autrefois
j'entendais cette voix dans le
silence à la fin du jour du
soleil qui perce entre les herbes

pêcheur et poisson
 pris entre les mailles d'un filet déchiré
 j'ai su au réveil que de l'or m'avait été volé

je me suis levé
 fuyant l'abri de l'idole rouge
 qui professait la peur
 et changeait en pluie d'or la poussière

j'ai franchi l'échalier de l'enclos
 et me suis mis en marche contre le vent
 vers l'ouest
 nord-ouest
 ouest
 sud-ouest
 d'abord pour réduire l'ombre
 puis après midi
 toute ombre annulée
 vers le soleil

et j'ai dansé le soir devant le soleil

en silence
 au rythme de cette voix en moi
 qui avait brisé l'inquiétude
 et tenu tête au temps

BREST OCEAN

OCEANE

Une belle journée de juin 1973. Le voyage de fin de cycle spécialisé à l'Agro nous a amenés à la pointe de la Bretagne. Au programme, le parc d'Armorique, Coopagri et Brest, où la promotion a été reçue avec solennité à l'hôtel de ville. La vue plonge du balcon sur la trouée de la rue de Siam. J'ai le vague souvenir d'une lumière voilée et d'un grand vent, que j'ai associés depuis aux jours d'hiver sur la côte algérienne, Brest-la-blanche à la façon d'Alger ! mais surtout d'une large avenue vide comme une piste d'aéroport, avec au bout les grues du port, la rade et l'échine grisâtre de ce que je n'appelais pas encore « la presqu'île ».

Le service communication de la ville nous avait remis une plaquette de *La Revue Française* dans laquelle je retrouve une photo panoramique qui illustre parfaitement cette première image que j'ai gardée de Brest. La ville y apparaît telle qu'elle est restée à première vue, aussi triste qu'une maquette d'urbaniste. Les rares véhicules que le regard rencontre ne parviennent pas à donner le change, car il est clair que ce sont des Dinky toys. Une D.S., une 2 CV, une dauphine, une 403, une Ariane et un fourgon Citroën en tôle ondulée (on disait alors « cabine avancée »)...



Il y manque pourtant, mais peut-être est-elle en train de tourner, en bas au fond, devant la Brasserie du départ, vers le pont de Recouvrance et la route du Conquet, ou bien est-ce parce qu'elle était fabriquée par le concurrent Norev ? la voiture pour moi emblématique du grand port de l'ouest : le coupé ivoire Simca Océane, avec des pneus à flancs blancs, une longue antenne de radio sur l'aile avant gauche et des sièges vermillon. A cause de son nom, bien sûr, mais pas seulement. L'Océane ne pouvait être qu'une voiture de midship en escale, à bord de laquelle on partait les soirs d'été rêver d'Amérique à la pointe Sainte-Barbe (avant d'aller s'abriter du vent derrière les vitres du restaurant du même nom, pour déguster des profiteroles au chocolat chaud).

Brest océan, ville *Océane*. Ville dure, mais aimable pour tous ceux qui l'ont connue. Brest où ma fille a ses premiers souvenirs, Brest où mon fils est né. Au seuil de cette poignée de textes amoureux qu'elle m'a inspirés, je veux simplement recopier les lignes que Christine Brulé, journaliste à *Ouest-France*, a consacrées à sa ville et à celle de ses enfants. On ne saurait rendre meilleur hommage à *Brest-même* (Brest m'aime ?).

Mes petits, c'est là que vous êtes nés. Brest, qui claque au vent de la rade. Ce vent qui vient d'Amérique. Si pur et si violent au-dessus des grandes boules de l'océan.

Le vent fait que la pluie, à Brest, ne tombe jamais droit, mais vous vient dans le dos ou la figure. A Brest, il y a des jours à ne pas descendre la rue de Siam, tant s'y engouffre le vent de mer. Brest n'est pas jolie. Mais c'est là que vous avez pris l'accent de Portsall de votre nourrice. C'est là-bas que vous avez appris le far gwen et le far four. Le goût du sel quand on lèche ses lèvres après la ballade du dimanche. La différence entre la mouette riense et le goéland. La beauté des rhododendrons en fleurs éclatantes au milieu du mois de janvier. Les petits enfants aux joues rouges d'air qui détestent les pulls, parce qu'à Brest il ne fait jamais suffisamment froid pour qu'on supporte que la laine gratte.

Brest n'est pas jolie. Elle est carrée et grise, mais elle est bonne et belle comme un amer. Comme un phare au milieu de l'eau.

On y retournera sûrement, à Brest. Pour les copains, les bistrots. Pour le port, les mystères des grandes formes de radoub, vides ou pleines de plates-formes pétrolières enrrouillées de varech et de coquillages. Nous y retournerons, pour les libraires les plus chaleureux du monde, ceux qui nous obligent à acheter des livres inconnus et nous lisent tout haut les textes qu'ils ont trouvés bouleversants. Pour les peintres, pour les musiciens et le bar du Vauban.

Nous y retournerons, pour que la rage de vivre de Brest, malgré la fin de la navale, le foot qui déçoit et Paris qui l'oublie, ne soit pas vaine. Pour partager l'amour que les Brestois portent à leur ville. Pour que vous appreniez que ce n'est pas l'or ou les apparences qui comptent, mais l'âme des gens. Que diriez-vous d'un appartement sur le port, avec au bout d'un couloir acajou comme une coursive, une fenêtre sur l'horizon, le vent, les rêves d'aventure, le noir de la mer, la nuit, quand la ville s'éclaire ?

[Ouest-France, 13 décembre 1993]

JERICHO

Parallèle à la ligne des maïs mûrs, une ponctuation de nuages blancs sur le ciel myosotis. Puis le rempart des H.L.M. de Brest, éclatant de lumière, Jéricho, et les lampadaires bleus du boulevard de l'Europe, rampe de lancement de quelque navette intergalactique.

LES MATINS SONT COMME DES OISEAUX ARRACHES

Les premiers jours d'août furent étranges. A force de répétition, quelques images aveuglantes ont imprégné, éclaboussé la mémoire : images orphelines, délicates à dire, comme si leur répétition, contre toute attente, avait non pas poli, mais disloqué, écartelé l'espace.

Le matin jaune, saturé de brume et de chants d'oiseaux, grandit sous le volet à rouleau de la fenêtre de la cuisine, que je relève avec une sorte de jubilation. Puis la flèche de l'église Saint-Martin, fidèle, précipite dans le ciel opalescent, corps noir radieux. Des mouettes neigeuses occupent la croix tréflée du transept. Au pied, la Chevrolet Caprice de La Coinche, emblématique (mais de quoi ? d'un rêve d'Amérique ou du goût de la frime des Brestois?), couverte de canyons et de mustangs. Un peu plus loin, sur un banc, deux clochards en grande discussion, dans la fraîcheur du jeûne. Le soleil éclate déjà derrière les hautes façades grises de la place et réveille les vitraux cubistes des absidioles : Jean Le Moal devinait-il que j'y verrai un jour des montagnes Sainte-Victoire ?

Me voici enfin au carrefour désert de la rue Jean Jaurès, frappé d'absence et d'une cécité de l'entendement, comme si l'évidence de chaque détail l'extrait de l'ensemble, me privant ainsi de l'ensemble lui-même.

Et je découvre brusquement quels matins Marcelin Pleynet comparait à des oiseaux arrachés.

On dirait une ville bombardée : sans doute par les rayons du mois d'août

Albert t'Serstevens, *La fête à Amalfi*

Plus tard je me souviendrai peut-être, à la mi-temps d'une journée laborieuse, sous les arcades du Café de l'hôtel de ville, à l'abri de la chaleur épaisse de la place qui colle à la peau chemise et pantalon, avoir mangé un croque-monsieur en dégustant à lentes gorgées une pinte de Carlsberg puis, simultanément, un express et quelque texte de t'Serstevens, merveilleux de tendresse et d'humour.

Et d'avoir repris le chemin du bureau comme si j'appareillais pour une île heureuse.

BREST-RECUPERATION

Pourquoi Bruxelles et non Toulouse, Brest et non Quimper ? Certaines villes continuent de vivre en nous longtemps après qu'on les ait quittées. On les retrouve avec émotion, comme un amour ancien.

Brest, ville aimée par l'homme jeune, musclé d'avenir, je te reconnais aux poignets de tes ronds-points impossibles, je prends la taille de tes filles insolentes dans les alcools de la Saint-Sylvestre et les cafés noirs de l'Université (on croise à Brest des Brestoises et des Brestoï, alors que Quimper semble vide), j'ouvre tes yeux sur la rade éblouissante, cherchant à repérer le vol de *l'Abeille-Flandre* baromètre (c'est au coin de l'avenue Clémenceau et du boulevard Gambetta, devant une librairie sans âge, inattendue et toujours retrouvée), et nous glissons ensemble, passé midi, vers le noir et lumineux Sahara de tes quais.

A la forme n° 3, comme aux fontaines de Nauplie, la déesse pétrolier *Héra* s'est défaite des oripeaux du *Ronacastle* de Kristiansand et se refait une beauté sur la route de Monrovia. Au fond du port, derrière le poste de soutage, s'élèvent à présent les murs du casier *Brest-récupération*. Stockage et compactage des épaves – moraines du temps, allégorie de la mémoire et de l'écriture de la ville.

« CREUSER UNE VASTE CLAIRIERE
DANS LA FORET VIERGE DE LA VIE »
(Frans Eemil Sillanpää)

De passage à Brest, détour rituel par le port, un peu gris du Menetou-Salon bu aux Patrouilleurs.

Le vent violent a essoré le ciel, qui est d'un bleu de métal. Odeurs d'algues, de fuel et de tourteau de soja. Deux tankers russes délabrés. Je pense au *Beau patron*, le café « gris-verdâtre » du 7 de la rue Amiral-Nielly, que tient l'alcoolique et mélancolique Frances dans *Port d'eaux mortes*, « avec ses cheveux bien coupés sur la nuque » et son air « d'adolescente distinguée, victime de sa vie secrète et d'un goût prononcé pour le malheur quand il prend une coloration sensuelle », et qui devient, sous la plume diabolique de Mac Orlan, le théâtre et l'image de Brest toute entière. Nous descendions à deux pas, dans un immeuble minable du Quai de la douane, quand nous venions à Brest avec M., et j'ai visité plus tard les taudis de cette rue dans l'espoir naïf de renflouer les comptes débiteurs du Crédit Agricole.

Ai-je frappé au 7, pour quels brûlis dans l'enfer vert des jours ouverts ?

PROSE DE BREST

Le pourquoi semble assez évident. Venant du bourg de Quimper, on entre dans une grande ville où l'on a été jeune. Faille dans l'espace-temps. On se raccroche aux mots pour retrouver l'équilibre, comme à un alcool fort ou une caresse. Il est plus difficile de situer exactement le lieu où le désir est arrivé à la conscience : sur le pont de l'Iroise en découvrant la rade, dans les rues en chantier du port de commerce ou en bas de la rue de Siam, où les travaux du tram ont ouvert un belvédère sur l'entrée de la Penfeld et le pont de Recouvrance?

Au début, cela fonctionne comme un journal ou un reportage, la machine tourne à vide, on déroule par habitude la phrase en marchant, dans le sens des aiguilles de la montre, avec l'angoisse de perdre ce qui pourrait faire sens. Mais quel sens fabrique une énième visite à la bouquinerie de la rue Jean Jaurès, à la recherche d'une planche introuvable de *La cornemuse de Gaymorall* ou du *Jaguar de Taxapulca*, ou le spectacle de la belle et violente jeunesse du samedi, dont je ne parviens jamais à décider si elle m'inspire désir ou amertume ?

La mécanique s'épuise vite, on s'apprêtait à jeter l'éponge lorsqu'on débouche du tunnel qui a été ré-ouvert sous l'avenue Clémenceau, en haut de la rue de Siam. C'est juste avant le soir, à l'heure où le ciel lavé se dégage dans un grand tumulte de formes et de couleurs. Un vent vif monte de la rade, chargé de départs et de rêves de voyage. La rue est une rampe de lancement, on glisse vers la mer avec le ber des façades que le soleil illumine, soudain libre, dégoulinant du champagne de Brest, belle marraine secrète, farouche, fidèle et infidèle, irrésistible.

BRETAGNE INTERIEURE

Le français a puisé aussi bien aux dialectes du Midi qu'aux dialectes du Nord. Aux dialectes du Nord, notre vocabulaire a emprunté :

- au picard des mots désignant les choses les plus diverses,
- au normand des mots concernant surtout les *choses de la mer*,
- au wallon des mots concernant surtout les *choses de l'industrie*,
- au breton des mots concernant surtout les *choses de Bretagne*.

Gaston Cayrou,
Grammaire française, Armand Colin 1961

PREAMBULE : EN TERRE ETRANGERE

*Merci pour ma guérison et un examen – pour avoir eu des enfants... Actions de grâce à Notre-Dame du Roncier – à Josselin, on croit aux miracles. Visite à la basilique et à la fontaine, un thé à la crêperie Jehan de Tinténiac (un des héros du Combat des Trente). Mais le château était fermé et les rues, désertes. Le long du canal de Nantes à Brest, où la péniche *Surcouf* continue de couler une retraite paisible, le soleil de fin d'après-midi était si doux qu'il en était presque culpabilisant, en ces jours qui sentent le cuir de la rentrée des classes.*

Je suis revenu par la Chapelle Caro du Roc Saint-André et le circuit de Brocéliande : le château de Trécesson où, Dieu sait pourquoi, j'ai toujours imaginé que se tenait la première scène d'amour de *Caroline chérie* (ce livre pour boutons acheté dans un kiosque de gare, que je dévorais en cachette à la recherche des passages déshabillés), une ferme flanquée d'une chapelle de schiste mauve sur les dernières lueurs du jour... La lande et la forêt, bruyères et fougères, avaient leurs couleurs d'automne. Il commençait à faire réellement froid, et je reçus les lumières de la grande ville comme si je retrouvais mon foyer après un long voyage.

[5 octobre 1972]

Depuis lundi, j'enquête auprès des exploitants agricoles de Sarzeau et Saint Armel, dans la presqu'île de Rhuy, et je vis ce travail un peu comme un voyage en terre étrangère : les fermes manoirs sous le crachin, les chaumières au sol de terre battue où l'étable est séparée de la pièce commune par une cloison de planches à mi-hauteur, on vous y sert du pâté de tête, du lard et des crêpes de blé noir arrosées de cidre, le petit port de Saint-Jacques aux couleurs de Norvège, le blanc éclatant des bécasseaux sur les laisses d'algues rouges, hier soir les nuages de bernaches au large de l'île Tascon, en travers du soleil froid, et jeudi matin le jour qui s'est levé pendant le baguage des oiseaux après une soirée sans fin de discussion avec les copains T. et A. sur la vie des huîtres, la guerre du hareng et les taches blanches des cartes... Plus tard, me promenant sur la Rabine, il y eut un moment étrange où je me suis dédoublé et me suis retrouvé sur les quais de Tórshavn, plus loin que tout et pourtant au plus près de moi.

[Décembre 1972]

TECHNIQUES DE L'ENTRETIEN INDIVIDUEL
(Journal d'un séminaire de formation)

Tout commence par le froid. Le vent balaye les quais, raidit les visages, les doigts collent aux poignées des voitures.

Les rougeurs de l'aube montent dans le ciel bleu pétrole derrière les falaises de la presqu'île, métamorphosent la rade en un plateau de cuivre repoussé et superposent aux vasières de l'Elorn immobile, qui fume et que longe la voie ferrée, une bande rousse semée d'étincelles : vitres de fermes assoupies.

L'autorail s'élève à présent dans une trouée de grès rouge parmi les fougères brisées par le gel. La même gelée blanche pèse sur les prés, qui résistent à l'image : ouate sans la tiédeur, sucre amer, sel doux.

Passé Quimerc'h, le paysage change brusquement, gagnant en étendue ce qu'il perd en relief. Voici un plateau d'Asie centrale que bornent de molles collines bleuâtres. Puis le brouillard, vers Châteaulin, pour un double hommage aux enfances de l'auteur et du pays.

Mais j'invente. Ce matin d'hiver ne donne pas de leçon, ni sur la beauté, ni sur la patrie. Il n'existe que par le désir et la nécessité d'écrire.

TROIS FOIS QUATRE SAISONS DANS LE PAYS DU MILIEU

L'Elorn disparaît dans le bleu de son fjord, ou dans sa propre transparence de saphir lorsque la pluie menace. Le soleil est une énorme orange dans la paume des arbres, un vide glorieux sous le ciel noir ou les trombes de nuages qui montent, illustrant subitement la mémoire des hommes d'ici qui en firent un dieu. Plus loin, des vallons de gelée blanche et des champs rouillés prêts pour le maïs. Et l'Aulne qui fume à Pont-de-Buis dans un large coude de vasières et de roselières, auquel le demi-sommeil prête une immensité d'Islande.

... Je poursuis ma nuit, à peine plus légère, dans un rêve de Taïga et d'Adriatique.

*

Peu de choses : les eaux légères du vent, coupées de rapides chargés de pluie, qui font plus brillante la musique lointaine des feuilles, le bruit mouillé de la chute d'une pomme, un meuglement si proche qu'il fait sursauter, les champs jaunes et les haies noires sous le ciel vide, qui n'est pas vraiment la nuit, et d'où sourd une lumière sous-marine, poignante, qui dure plus longtemps que les couleurs – mais suffisamment pour mesurer, dans son urgence, les limites et les merveilles de l'écriture.

(La traduisant mal, trahit-elle l'émotion, ou bien, l'ordonnant, la rend-elle plus juste et plus profonde ?).

*

Les tempêtes d'octobre libèrent les émois de l'enfance plus sûrement que les plages de l'été. Les sous-bois frissonnant, les bogues ouvertes sur la châtaigne rutilante, les feuilles des platanes vastes comme un atlas... tout est intersigne. La pluie au vent mêlée prend des gris multiples, venus d'autres vies : gris de rentrée des classes, de dimanches familiaux, de cercle polaire arctique. On déchiffre dans le ciel rapide des espoirs d'oiseaux migrateurs, avec l'orgueil des premières lectures. Et quand au détour de la forêt de Laz le soleil surgit au-dessus du brouillard du matin, ou que les écluses débordent d'eaux jaunes sous l'orage, la certitude s'installe que le temps est devant, toujours devant, charnu, sans déliés, qu'il manque, manque. Dans ce monde blond et lisse, sans hier ni aujourd'hui, où la nuit vaut le jour, on découvre être ensemble coq et hibou.

*

Que les Chinois nomment leur pays « du milieu » est sans doute moins un signe de suffisance que de sensibilité. Se sentir au milieu du monde ne signifie pas prétendre en être le centre. Vue de Bruxelles, Rennes me semblait une Californie avec un arrière-pays de plages et d'îles. A l'inverse, je voyais de Brest le soleil se lever sur une Bretagne orientale.

Ici à Châteauneuf-du-faou, dans ce bout du monde que les statisticiens de l'INSEE nomment étrangement mais justement « le rural profond », ce que je m'apprêtais à vivre comme une relégation se révèle être un privilège. On est dans le premier cercle, loin de tout mais au plus près des choses, seul mais à l'abri, enfermé mais plus ouvert, avec un désir plus fort d'ailleurs, dont la lumière brille de toutes parts. Tous les vents de la rose à toutes les saisons de la terre sont ici convoqués, qui vous saluent et vous embarquent sur les routes émouvantes et jamais pareilles du ciel.

*

Novembre nous aura traversés comme un beau navire. Des splendeurs de l'été indien aux premiers brouillards givrants de l'hiver, sa lumière dure encore après qu'elle a disparu. Sur les eaux roses de l'aube, au-dessus de Bre C'hore, d'où semble monter le chœur des diaconesses de Qamechlié (France-Musique m'apprend que le Dieu de Saint-Ephrem est une femme aux yeux brillants et que ce sanctus de la liturgie chaldéenne, dont le chant épouse la parole, dialogue vibrant, donne toute poésie comme paroles de consécration) ; sur le bitume mouillé de l'Aulne, le ciel après l'averse devenu tout à coup plus léger et plus net ; entre les talus roux, lorsque le soleil de Laz dévale vers le brouillard de Pont Pol et révèle la belle évidence de la toponymie locale, dans les sons : Roz ven, Kervalaën, Ti glaz... aussi bien que dans le sens : le coteau blanc, la ferme aux genêts, la maison au toit d'ardoises... Le navire Novembre creuse un sillage pur, fonde une parole.

*

*Skeuden da vuhez
Eo al lestr a velez,
Tremen ra peb tra ;
He roudou er mor
Zo kloz a veac'h digor :
Tremen ra peb tra.*

Yann Gwillou

Ouragan sur la Manche. Le cargo vraquier norvégien *Alppila* (cent quarante-deux mètres, onze mille trois cents tonnes), à la traîne du remorqueur *Björn Esquil*, a rompu son élingue et a été drossé sur l'île de Batz, où il s'est brisé en deux. Le porte-conteneurs libérien *Ever Level*, ancré en catastrophe à cinq nautiques dans le nord-ouest de l'île Vierge, a rompu son mouillage et dérive vers Ouessant. Le *Radiant Med* s'est retourné entre Bréhat et Guernesey, laissant dix-huit morts. La liste terrible et fascinante des navires en détresse s'allonge d'heure en heure : *Oggie*, *Metobija Ytié*, *Haewoo 5*, *Siggem*, *Tamatave*, *Naian*, *Geise*, *Lamara*...

A la sortie de Plonévez-du-Faou, à hauteur du Moulin-à-vent, la ligne sombre des Montagnes Noires surgit à l'horizon, frangée de nuages liquides, à peine plus clairs, comme une longue vague au creux de laquelle plongeait à présent l'automobile. Mer de près sans couleurs et de haies nues, algues, écume.

J'avais vers cette vague comme naguère vers le Magne ou les Pyrénées. Il y eut un instant d'éternité, une concrétion de mémoire, comme si tout mouvement s'était aboli dans la durée, et la terre devint un océan plus lent, ou plus ancien. L'ondulation de la vague m'apparut comme un principe fondateur : une colline, un sein, le rythme d'un vers obéissaient au même ordre marin, fixaient un même sens.

J'étais dans l'œil du cyclone - comme une herbe endormie le long d'un chemin perdu.

*

A Pont ar woaz vihan, la route se plie et s'élève brutalement vers le soleil blanc de septembre, encore haut, qui bientôt plonge à droite derrière des haies d'ormes morts. Il est dix-neuf heures. Le bitume mouillé respandit. Son éclat équilibre le crépuscule.

Et le saigne : le drame du temps se joue ici, aux horizons pâles et fantasques de l'ouest.

L'automne viendra d'un seul coup, sans la splendeur des feuilles et la note bleue du vent. Taupes, pommes éventrées. Les aubes : un soleil invincible sous les nuages noirs, à l'aplomb de la rue du Docteur Le Gall, et Trégourez engloutie sous un lac de lait azur, un mercredi de brouillard, les aubes elles-mêmes n'y pourront rien.

Et sur ces terres qui, cette année, n'auront pas su aimer l'automne, nous regretterons longuement, sans comprendre pourquoi, la Hollande et la Norvège.

*

La pluie lente sur la vitre, un chien lointain qui jappe, le grand silence habité de la campagne... Ces bruits, cette sensation n'ont pas vieilli, ce sont ceux de l'enfance et de toujours.

L'aube efface le temps.

MONTAGNE SAINT-MICHEL

Du sommet de l'île ronde le regard embrasse l'océan d'herbe brunâtre qu'ocelle d'or le soleil d'automne. Des nuages purs montent d'au-dessus l'horizon du nord-ouest, avec des fraîcheurs d'Irlande. Ils traversent l'île d'un trait et fondent sur la montagne de Laz où déjà s'accumule la brume du soir. Le vent cingle les joues sur leur passage, et mouille les yeux. En face, à l'ouest, le soleil illumine brusquement un amphithéâtre de collines inspirées : roc'h leign, roc'h ar goaliner, menez kador... qui s'effacent aussitôt dans le froid. La lumière dérape sur les micaschistes. Entre les sphaignes du yeun ellez l'ombre se perd.

Rien ici ne dure, au point que le temps semble aboli. C'est le matin du monde sur la hauteur tempétueuse. L'animal pensif qui y séjourne sacrifie sans le savoir au culte d'Apollon-Bélénos, en réinventant pour lui seul quelques sciences et techniques : la géologie, la météorologie, l'aviation...

VERS LOUDEAC ET RETOUR

1

*Et nous allions avec la Banque
Vers des brouillards blêmes et gras
Et de gratuites Apocalypses
Ou d'imprévisibles saisons.*

Pierre Mac Orlan, *Chanson du voyage*

La table est bonne et le vin mémorable, mais il faut se hâter, et l'on se sent mal à l'aise sous le regard des maquignons et des vieux couples apprêtés. On fait route dans un brouillard d'hiver, sans repères, sans trêve. On coupe un paysage agraire dévolu au maïs fourrage et aux porcheries industrielles, nu comme la paume.

Au retour, c'est le soir. La réunion de travail a été constructive. Le ciel flamboie longuement sur des horizons multiples de collines bleutées. Sur les crêtes, les bosquets sont des olivettes et les silos des campaniles. Les corneilles immobiles défient la lumière, condors. On est ailleurs, en Toscane ou dans les Andes.

On est ici pourtant, sans parvenir à le croire. On comprend que le regard et les mots mentent, et que ce mensonge est du bonheur.

2

Ce n'est pas par renoncement qu'on trouve lentement sa place dans le monde. La vie s'accumule. Tout se croise, se superpose. On se retrouve et l'on comprend que le monde est souvent plus beau à l'aune de la mémoire. Ainsi des inoubliables virages à la sortie de Gouarec, pour leur mystérieuse ressemblance avec la route du Pfalz au-dessus de Wissembourg ou celle de l'infinie forêt des Ardennes belges certain dimanche de pluie d'il y a bientôt vingt ans.

Et c'est Titien lorsque le soleil apparaît sur la hauteur en vue de Loudéac, et que les éclaboussures du camion Doux qui me précède se transmutent en pluie d'or.

S'en retourner par des chemins de traverse (arrêt andouille à Guéméné : vieillards goutteux, boutiques fermées), avec le vent de mer et les verts qui tirent déjà sur les ocres de l'automne, et se dire qu'on ne s'arrêtera qu'à l'océan.

JOURS DE SEPTEMBRE

La fumée bleue d'un feu d'herbe monte derrière les peupliers que des bouffées d'air froissent. Une lisse de stratus est tendue entre les nuages de pluie sur un grand puits de ciel pur. Le kiakiakiak du pivert déchire la toile et la feuille, trop brusque, trop fort, trop vrai.

L'homme assis s'émeut d'avoir conservé un peu de l'instinct de l'enfant. Car c'est moins dans les signaux faibles du spectacle que dans la mémoire de son corps qu'il reconnaît ce moment de soie qui n'est déjà plus l'été et n'est pas encore l'automne.

Une épeire a tissé sa toile entre deux branches de romarin. Suspendue dans l'air comme au centre d'un foc invisible qui faseille, et ne dormant que d'un de ses dix yeux : qu'une fausse alerte la fasse plonger au cœur de l'arbuste, elle retrouve instantanément sa place, grâce sans doute à un fil de rappel plus efficace que nos plus belles mécaniques, capable d'abolir la pesanteur.

J'admire et envie son art du vide, et comprends qu'on puisse devenir aranéologue.

Sur la vaisselle d'argent des fougères et de l'eau, sur les cuisses et les épaules nues des femmes, dans les soirs de menthe et tout ce vert obstiné de jungle, partout l'été résiste.

Le jour mauve se lève sur un désir de départ, une brise de mer qu'on devine ou invente et cent mots précieux qu'on roule dans sa tête sur la route du bureau : isthme, estuaire, houle, cirrus, timonerie...

Au bout de la journée de bureau, le salut des voisins, qui prennent l'apéritif dans leur jardin. Puis l'embrasement des touffes de lavande séchée dans le barbecue, les chipos « dazzling with flavour » et, contre la nuit vite tombée, sans rosée, les peupliers immobiles comme jamais.

Froides d'abord, les eaux lui parurent tièdes quand il remonta. Au bout de quelques brasses, il savait que la mer, ce soir-là, était tiède, de la tiédeur des mers d'automne qui reprennent à la terre la chaleur emmagasinée pendant de longs mois... Habillés de nouveau, ils repartirent sans avoir prononcé un mot. Mais ils avaient le même cœur. Quand ils aperçurent de loin la sentinelle de la peste, Rieux savait que Tarron se disait, comme lui, que la maladie venait de les oublier...

QUE PROPHÉTISENT CES LUEURS

*...entrebâillant le crépuscule
où s'apprête une reddition ?*

(Jean-Vincent Verdonnet)

Cent-dix, plein ouest. L'automobile laisse derrière elle la pluie et la nuit sur la grande ville. Un immense ciel vertical écrase les reliefs. L'œil s'arrête à ras de terre, sur la prochaine haie de chênes têtards. L'échafaudage complexe des cumulus construit l'image, mais sans la limiter, ni vers le haut, ni vers les bords. Jeu fascinant, sans règle apparente, des blancs et des gris, virant au violet sur l'arrière, jeu trompeur : on croit le ciel immobile, dénombrable, mais il suffit d'être un instant distrait par la route ou une parole, pour se retrouver sous un ciel inconnu.

Voyage.

Vers où ?

On éprouve tout à coup la sensation, précise jusqu'au malaise, non pas que les nuages défilent, mais qu'on s'enfonce sous eux. Comme si la courbure de la planète, rétrécie, devenait perceptible. Ce n'est plus sur terre qu'on voyage, mais dans l'espace, à la poursuite du jour, de ce soleil énorme, là en face, bénéfique et maléfique, qui à la fois enivre la campagne de ses cuivres et noircit la montagne de vapeur qui le cache encore et se résout insensiblement en grands bancs horizontaux de strato-cumulus où infusent de nouvelles couleurs, divinité aztèque réclamant son tribut de sang.

CHEZ PATRICIA

Septembre 1972. J'apprends une Bretagne qui n'est celle ni de Keineg ni de Stivell. Je rends visite à des agriculteurs dans la région de Locminé pour finaliser le questionnaire sur « les conséquences socio-économiques de l'arasement des talus en régions bocagères de climat atlantique » - mon mémoire de fin d'études d'agro - qui sera généralisé en décembre à un échantillon représentatif du département du Morbihan. J'étais parti la fleur au fusil, convaincu que j'allais faire la peau à la mafia des ingénieurs de l'équipement qui massacraient les paysages de ma belle Bretagne, et je découvre des chefs d'exploitation qui, tous sans exception, sont satisfaits du remembrement (à Moréac) ou l'attendent avec impatience (à Réguiny).

C'est en vérité le monde réel que je commence à découvrir. Le choc a dû être fort, car je me souviens de la plupart des entretiens avec une précision d'entomologiste - les terres, la maison d'habitation, et le regard de mon interlocuteur me disant que rien ne l'obligeait à acheter mes salades.

Retour de Rennes. En ce soir de début mai, la lumière voilée ne parvient pas à griser, ni même à métalliser le paysage. Le printemps torrentueux a poussé des verts si vigoureux que rien ne semble pouvoir les éteindre.

Juste avant la bretelle de Locminé, la voie express traverse la zone d'activités du Bardeff, en Moréac, repérable aux grands bâtiments de la conserverie D'aucy (dont j'ai toujours imaginé, sans doute à tort, que la particule justifiait l'accent circonflexe en forme de couronne, et qu'il s'agissait de celle du comté de Porhoët). J'aperçois au bout du faux plat l'enseigne du bar « Chez Patricia », en grandes lettres blanches sur fond rouge, façon Paris Match, et pour la énième fois me fais la réflexion qu'au lieu du sous-titre « résultats sportifs » j'y verrais mieux « starring Jean Seberg », tant le prénom Patricia ne peut être pour moi que celui de l'héroïne *d'A bout de souffle*.

Pas un moment les consommateurs d'ici n'ont dû avoir cette pensée. A cet écart irréductible je mesure que mon petit monde de cinéphile soixante-huitard n'est pas le leur. Mais je sais aussi que nulle part ailleurs je n'aurais ressenti cet écart. Le ressentir dans les mêmes lieux avec la même acuité qu'il y a plus de quarante ans légitime paradoxalement ma présence : c'est ici que je me suis senti vraiment *autre* pour la première fois, c'est de cette *Bretagne intérieure* que tout est parti.

IMPRESSIONS DE RENNES

(Citron pressé)

Six heures du soir. La nuit gagne lentement sur le regard. De l'étage de l'*Angelus*, je détaille encore la dernière foule du samedi, qui se hâte dans le gel : maquillages violents, étudiantes hirsutes, des mains exsangues, spectaculaires les courbes du slip sous les pantalons moulants. A droite de la place, qui fait quai, avec bornes et chaînes, deux hippies frigorifiés remballent émaux et bracelets de cuir ; sur les marches du théâtre, les fleuristes resserrent leurs rayons ; au fond, les trois croix superposées d'une pharmacie trouent de vert la rue Le Bastard... Et il faut, à six heures vingt précises, qu'éclatent les pancartes lumineuses (Piétons, Toilettes, Accès réservé aux T.U.R.) et rosissent les réverbères, bientôt muguet, pour que je lève les yeux, à gauche, vers l'hôtel de ville splendide, d'une blancheur presque immatérielle sur le bleu électrique de la nuit.

Je connais chaque pavé de cette place, chaque visage de cette foule. J'en ai la voix, j'en ai les traits. Dans l'amitié de Rennes, ma joie grandit sûrement avec la nuit.

(Aux vitres du train qui m'emmène vers Paris et Bruxelles, je vois s'éloigner ma ville sur la campagne prise de gelée blanche, de nouveau inaccessible Kadath !)

A la sortie de la gare, le soleil se couche derrière les tours du Colombier. Couleurs fraîches et franches d'après la pluie. La place déserte et ses hôtels blancs ont cet air vide qui m'est familier. Et, de la passerelle, la gare a toujours des façons de terminus – non de départ : dans une ville au moins j'aurai su arriver.

Je prends la longue et fantasque rue des Ormeaux, sans trottoirs, entre deux rangées de pavillons démodés, dépareillés, eux aussi déserts, qui pour moi seul, du moins j'aime à le croire, ont des secrets. Chants d'oiseaux.

A droite, la rue Ginguéné, « littérateur » ; à gauche, la rue Villiers de l'Isle Adam, « écrivain » (Chateaubriand eût aimé la nuance, qui rapporte que Ginguéné, « tombé de la médiocrité dans l'importance, de l'importance dans la niaiserie, et de la niaiserie dans la ridicule, a fini ses jours littérateur distingué comme critique »). Une ville se lit aussi dans ses plaques de rue. La mémoire y puise des rythmes fantastiques et les tisse en une géographie peut-être plus sûre que celle des livres.

Voici la rue Bigot de Préameneu, « juriconsulte » et, en face, l'église Sainte Thérèse, dont la laideur a su m'attacher (mais on la visitera peut-être dans deux générations), sans doute à cause du Studio, qui la jouxte – la jouxtait. Je t'aurai aimé, vieux cinéma chez qui, soir après soir, dans la solitude absolue de Rennes retrouvée, j'allais découvrir *Silence et cri*, *Citizen Kane*, *Je t'aime je t'aime...* Ma phrase en ce temps-là savait mieux dire tes charmes :

*fraîcheur des places désertes les cinémas aussi bien sont vides relâche pour les mythes
glycines images courtes
mais la vie ressemble peut-être à cet instant d'éveil non sollicité*

... J'aurais volontiers continué de sacrifier aux démons de cette lointaine banlieue de moi-même si deux jeunes bicyclistes, américains, mormons et évangélistes, ne s'étaient pas arrêtés à ma hauteur pour m'entreprendre sur la polygamie. A quoi diable ont-ils deviné que j'appartenais à l'espèce Steinar de Hildar ?

CITRONS PRESSES

Je croyais avoir écrit sur Rennes des pages suffisamment riches et nombreuses pour faire la matière, sinon d'un livre, du moins d'un objet imprimé en ayant la forme. Or je n'ai réussi à extraire de mes innombrables « pages d'écriture » qu'une misère d'une dizaine de textes, faits pour l'essentiel d'observations météo et de brèves de comptoir – même avant internet, tout le monde savait que le temps passait et que les cinémas de quartier avaient disparu. Après une mauvaise nuit, j'ai fini par donner à cela le titre d'*Impressions de Rennes*, qu'on peut évidemment entendre en plusieurs sens, en prenant soin de préciser qu'il s'agissait non d'un récit, d'une chronique ou d'un essai, mais d'un « citron pressé ».

Citron pressé, boisson plate qui ravive les plaies mal fermées et laisse dans la bouche un goût amer, comme tous ces pseudo-livres que j'aligne depuis déjà plusieurs années en piochant dans mes vieux écrits : *Paris flipper*, *Peinture*, *Poètes*, et ce « cahier breton » qui rassemble *Exercice du littoral*, *Brest Océan* et *Bretagne intérieure...* pour me cacher qu'il ne se produit plus grand-chose sur le front de l'écriture - à part peut-être les notes de voyage (mais sont-elles vraiment de l'écriture ?), d'ailleurs de plus en plus laborieuses. Je vois venir avec terreur le temps où je serai condamné aux aphorismes poétiques et autres vérités définitives sur l'amour, qu'on recueille en général à la mort de l'auteur avant qu'il ne tombe dans l'oubli.

Tâchons tant qu'il est encore temps de substituer à ces citrons pressés le chant du cygne. Je me refuse à croire que dernier mot ait été dit.

REPERES

EXERCICE DU LITTORAL

LET'TRE POSTHUME A JEAN-PIERRE ABRAHAM	septembre 2003
LE CHEMIN DE RONDE	mars 1978
BINIC	avril 1993
SILLON DE TALBERT	février 1991
LA GREVE BLANCHE	novembre 1984
POINTE DE PRIMEL	novembre 1985
PONTUSVAL, PUIS BATZ	novembre 1978
LILIA	
Les fastes de Tolente	décembre 1982
Ciel perdu	novembre 1998
LE COURLIS DU VERLENN	avril 2009
QUATRE DIMANCHES EN SEPTEMBRE	septembre 1980
OUESSANT	
<i>Ouessant disparaît lentement...</i>	août 1975
<i>Pas sûr que tu te souviennes...</i>	janvier 1980
<i>La mer était sombre à force d'eau verte...</i>	juillet 1981
<i>L'ombre du bastingage...</i>	juin 1984
<i>Ange Savina a renouvelé son parc de bicyclettes...</i>	septembre 1990
La mort d'une vedette	septembre 1997
KARET AN EIL EGILE	octobre 1982
LOST-MARC'H	
<i>Sur l'échine de schiste...</i>	avril 1993
<i>Un fort vent d'ouest dresse la mer...</i>	septembre 2004
JOUR DE L'AN A MORGAT	janvier 1987
POINTE DU GUERN	
<i>Sur l'étain repoussé de la mer...</i>	mars 1991
Parcours de la planète	janvier 1996
<i>Le pétrolier sombre...</i>	avril 1999
<i>Le cocon du crachin...</i>	janvier 2002
Bruit du temps	décembre 2002
<i>A l'aller, on hésite...</i>	mars 2004
LA VENUS DE SAINTE-ANNE	mars 1983
TREFEUNTEC	
<i>De ce balcon que gardent les épées...</i>	septembre 1988
<i>Le corps connaît ce sentier comme sa poche...</i>	juin 2023
POINTE DE BEUZEC	novembre 1995
AU LARGE DE LA BAIE DES TREPASSES	
<i>Tu marchais d'abord...</i>	juin 1990
<i>Le diamant du regard lui non plus...</i>	juin 2020
ARMEN, UN INSTANT DE SILENCE	septembre 2011

PORS LOUBOUS	
<i>Côte sud du Cap...</i>	juin 2005
<i>Dans les terres, c'est un jour gris...</i>	janvier 2008
UNE PORTE SUR LA MER	juin 1999
PENN AN ENEZ	janvier 2010
POINTE DE LERVILY	janvier 2001
MAREE DE 111	septembre 1988
LECTURE DE MICHEL DUGUE A PLOVAN	juin 2001
SAINT-VIO	novembre 2002
LESCONIL	novembre 2001
PLANETE BLEUE	juin 1997
AU TREUSTEL	
Malheur des immortels	novembre 1988
<i>Louves de sel affamées...</i>	septembre 1998
<i>Au-dessus de la lourde masse cobalt...</i>	décembre 1998
KARET AN EIL EGILE 2	mars 1984
AU BORD DU CHANT	mars 2013
MOUSTERLIN	
<i>Où finit la dune...</i>	février 1996
<i>Le matin, un coup de vent de nord-ouest...</i>	décembre 2010
<i>A la veille des fêtes...</i>	décembre 2013
VERS LE VERT	décembre 1989
DOURIC-AR-ZIN	
Le printemps	avril 1987
Léger	mai 1988
<i>Temps métallique...</i>	mars 1990
Et la mort n'aura pas d'empire	mai 1991
PENQUERNEO	
<i>On marche dans le nordé glacé ...</i>	avril 1994
<i>Premier dimanche de mars...</i>	mars 2009
GROIX	août 1975
L'AUBE A KERMORVAN	
<i>Dans l'espace agrandi...</i>	août 1993
<i>Un printemps comme jamais...</i>	juin 1999
<i>C'est une aube de tempête...</i>	août 2001
UN LIEU DANS LE MONDE	
<i>L'anse est un lagon ...</i>	juin 1974
<i>A la fin du jour...</i>	mars 1988
<i>C'est un jour de Norvège...</i>	novembre 1992
Les bernaches de Kerpenhir	janvier 1998
Bateau ivre	mars 1999
Presbytie	octobre 2007
<i>Vigilance orange sur la Bretagne sud...</i>	février 2010
LA GREE-PENVINS	février 1979
KURUN	avril 1998
<i>C'est le jour de Noël 2013...</i>	
LA DANSE	octobre 2015

BREST OCEAN

OCEANE	mars 2002
<i>Images de Brest...</i>	août 1975
<i>Une fois encore...</i>	février 1980
<i>Rennes : le soleil rouge...</i>	août 1980
JERICHO	septembre 1980
<i>L'église Saint-Martin...</i>	novembre 1980
LES MATINS SONT COMME DES OISEAUX ARRACHES	août 1981
<i>Plus tard je me souviendrai peut-être...</i>	août 1981
<i>Tu longes les pavillons endormis...</i>	février 1982
SAINT-MARTIN, dactylographie d'un quartier de Brest	janvier 1984
ROCK SUR LA BLANCHE	juin 1988
BREST-RECUPERATION	janvier 1992
I HAVE LONGED TO MOVE AWAY	juin 1992
« CREUSER UNE VASTE CLAIRIERE DANS LA FORÊT VIERGE DE LA VIE »	avril 1996
LE MISTRAL, L'ABEILLE ET LE PORTE-CONTENEURS	décembre 2005
PROSE DE BREST	janvier 2011

BRETAGNE INTERIEURE

PREAMBULE : EN TERRE ETRANGERE	oct./déc. 1972
BRETAGNE INTERIEURE	mai 1973
<i>Certaine pluie lumineuse...</i>	juin 1973
OISEAUX	
<i>« Joie parfaite »...</i>	juin 1973
Bodilis	juin 1986
Histoire (vraie) d'ornithologues	mai 1996
L'aube du merle	mars 1997
LE GRAND ECRIVAIN	juin 1973
<i>Allongé sur la banquette rêche...</i>	juin 1973
A SAINT-BRIEUC	février 1976
LUNE DE MIEL	avril 1976
TECHNIQUES DE L'ENTRETIEN INDIVIDUEL	février 1981
TROIS FOIS QUATRE SAISONS DANS LE PAYS DU MILIEU	
<i>L'Elorn disparaît...</i>	mai 1982
<i>Peu de choses...</i>	août 1982
<i>Les tempêtes d'octobre...</i>	octobre 1982
<i>L'après-midi du vingt-quatre décembre...</i>	décembre 1982
Dans le pays du milieu	mai 1983
<i>La pluie est venue...</i>	août 1983
<i>Novembre nous aura traversé...</i>	novembre 1983
<i>Ouragan sur la Manche...</i>	janvier 1984

Premier hymne delphique à Apollon	mars 1984
<i>Ne néglige pas les soirs...</i>	avril 1984
A Pont ar woaz vihan...	septembre 1984
La pluie lente sur la vitre...	janvier 1985
L'APPEL DU NORD	juin 1987
MONTAGNE SAINT-MICHEL	septembre 1988
ENTRE ELLEZ ET ARGENT	mars 1990
KROAS KERLESQUIN	octobre 1990
VERS LOUDEAC ET RETOUR	
La table est bonne...	novembre 1992
Ce n'est pas par renoncement...	septembre 1993
DIMANCHE MATIN	mars 1993
FLEUVE BLEU	mai 1993
JOURS DE SEPTEMBRE	septembre 1997
<i>Mars en janvier...</i>	janvier 1999
QUE PROPHETISENT CES LUEURS ...	mars 2004
<i>Faisant route vers l'ouest...</i>	mars 2009
CHEZ PATRICIA	mai 2014

IMPRESSIONS DE RENNES

LE MATIN, LE SOIR ET LA NUIT	janv. 1968/juin 1973
<i>Au fond, la vraie vie...</i>	février 1969
<i>Je suis allé voir...</i>	mai 1973
<i>Le printemps...</i>	mars 1974
<i>Sur les trottoirs...</i>	mai 1974
Six heures du soir...	janvier 1977
A la sortie de la gare...	août 1977
<i>Rennes, ciel gris...</i>	juillet 1984
<i>Me voici à Rennes une éternité plus tard...</i>	décembre 1986
CITRONS PRESSES	décembre 2010